

Par Pedro Morais

Nicolas Garait-Leavenworth : Usine à rêves éveillés

Nicolas Garait-Leavenworth, qui a participé au 57^e Salon de Montrouge en 2012, pourrait être associé à la génération des « artistes iconographes » mais son travail a pour spécificité d'associer des images appropriées et sa propre enquête visuelle et littéraire sur leurs ricochets idéologiques : la colonisation et les expositions universelles, Jean Seberg et les Black Panthers ou le transport maritime et les contrefaçons culturelles. Il est le curateur littéraire de l'exposition sur la scène artistique de Los Angeles au MAC de Lyon et expose à Pékin dans le cadre des Rendez-Vous de la Jeune Création.

— Avant le règne actuel du préfixe post (Internet, féminisme, colonial), associé bizarrement non pas au dépassement d'un enjeu mais à son renouvellement, il y a eu toute une génération d'artistes pris d'une « archive fever ». C'était le titre d'une célèbre exposition du curateur Okwui Enwezor sur les usages de l'image d'archive dans l'art (ICP à New York en 2008) où il était moins question de sauvegarder une mémoire figée que de réfléchir « entre » les images (à la suite de l'historien de l'art Aby Warburg), de proposer des taxinomies temporaires et d'activer d'autres perspectives historiques. L'interprétation française de cette mouvance sera publiée à l'automne prochain : l'ouvrage *Artistes iconographes* coordonné par Garance Chabert et Aurélien Mole porte sur l'appropriation des images par toute une génération d'artistes (Aurélien Froment, Haris Epaminonda, Pierre Leguillon ou Mark Geffriaud) et sera mis en perspective avec la culture post-

Internet. Mais le mot-clé semble être « appropriation », tant ce procédé a changé de signification depuis son usage dans les années 1980 : plutôt que d'extraire les images à l'histoire, il s'agit d'y voir la cohabitation de différentes strates temporelles, faisant circuler leur impact idéologique à travers le folklore, la mode et les modernités vernaculaires. Les « études visuelles » sont passées par là, embrassant de façon plus anthropologique la production sociale des images.

Quand Nicolas Garait-Leavenworth s'est lancé dans son projet d'association d'images autour de la Foire internationale de New York de 1964-1965, il lui a paru évident que les répercussions de la mythologie du progrès qui y étaient véhiculées lui permettaient de mener une enquête plus vaste sur les ricochets idéologiques de la culture visuelle. « *Le bâtisseur controversé de la foire, Robert Moses, a décidé de la réaliser malgré l'avis défavorable du comité d'organisation des expositions universelles, déclarant que s'il ne pouvait pas inviter des nations, il y aurait des entreprises. Au final, ce sera General Motors, Disney ou le Vatican* », raconte l'artiste. Son panel d'images est prolongé par un film-collage

PLUTÔT QUE
D'EXTRAIRE LES
IMAGES
À L'HISTOIRE,
IL S'AGIT D'Y
VOIR
LA COHABITATION
DE DIFFÉRENTES
STRATES
TEMPORELLES



Nicolas Garait-Leavenworth, *Understanding Through Peace (A Summary)*, 2013. Photo : Jérémie Buchholtz.

l...

NICOLAS GARAIT-LEAVENWORTH :
USINE À RÊVES
ÉVEILLÉS



Nicolas Garait-Leavenworth, *White Dog*, 2012, détail.
Photo : Aurélie Leplâtre.

SUITE DE LA PAGE 13 (où l'écho de la foire arrive jusqu'aux *Simpsons*) et activé par la lecture-performance d'un essai *cut-up* (avec extraits de Joan Didion, des publicités et des posts de Bradley Manning). En filigrane s'y trouve une réflexion sur l'origine coloniale des expos universelles (y compris le nationalisme des pavillons de la Biennale de Venise) au moment d'une transition vers les corporations multinationales. « *La foire va générer des appropriations inimaginables dans l'imaginaire collectif mais je suis intéressé par comprendre déjà comment cela agit sur moi* », nuance l'artiste. Si Robert Moses est un personnage de roman, l'actrice Jean Seberg a plutôt eu une vie très engagée dans son époque malgré une existence plus « réelle » au cinéma. Nicolas Garait-Leavenworth a récolté une archive retraçant son parcours accidenté et les démêlés avec le FBI suite à son engagement auprès des Black Panthers (lançant la rumeur d'une liaison extraconjugale avec un de ses membres). L'ironie du titre, *White Dog* (emprunté au roman de son mari Romain Gary), désigne cependant un mur de documents fétichisés à la manière d'un détective amoureux. Nous y voyons défiler le récit trouble d'une chasse aux sorcières sous fond de contre-culture américaine, poussant Nicolas Garait-Leavenworth à aller se confronter directement à la fiction hyperréelle de Los Angeles. Très intéressé par la lecture novatrice que Reyner Banham fait de son urbanisme – autour des constructions

« JE CROIS QU'IL EST POSSIBLE DE COMPRENDRE LE RÉEL À TRAVERS LA FICTION, TOUT EN SACHANT QUE LA FICTION AGIT ET MODIFIE LA RÉALITÉ »
NICOLAS GARAIT-LEAVENWORTH

commerciales et populaires, dans une veine plus optimiste que celle de Mike Davis –, l'artiste réalise des œuvres sur les paysages-fantômes décorant la cafétéria Clifton's, vestiges d'avant la gentrification des esprits, ou sur la rivière bétonnée qui a alimenté cette métropole construite sur le désert (dont on envisage régulièrement une transformation en autoroute). Élargissant son regard sur l'imbrication de la globalisation économique et culturelle, il embarque à bord d'un porte-conteneurs sur l'océan Pacifique, croisant Hongkong et armateurs allemands, Wong Kar-wai et Las Vegas. « *Je ne cherche pas à opposer la fiction au réel, il ne s'agit nullement de classifier Los Angeles d'"usine à rêves" sur un mode condamatoire. C'est une ville où le rapport à l'espace prime sur le rapport à l'histoire. Si j'ai compilé le recueil littéraire autour de la ville pour l'exposition du MAC de Lyon, c'est que je crois qu'il est possible de comprendre le réel à travers la fiction, tout en sachant que la fiction agit et modifie la réalité* », conclut-il.

RENDEZ-VOUS 2017, JEUNE CRÉATION INTERNATIONALE, jusqu'au 3 mai 2017, CAFA Art Museum de Pékin, une initiative de la Biennale de Lyon,

<http://museum.cafa.com.cn/en/exhibitions>

LOS ANGELES, UNE FICTION, jusqu'au 9 juillet 2017, Musée d'art contemporain de Lyon, Cité Internationale, 81 quai Charles de Gaulle, 69006 Lyon, www.mac-lyon.com/
Commissaires : Thierry Raspail, Gunnar B. Kvaran et Nicolas Garait-Leavenworth (pour la littérature)



Nicolas Garait-Leavenworth, *I Don't Like The Way The Pills Make Me Feel (After Allen)*, 2010.

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.

